

illustrée par des spectres, des souterrains humides à mécanisme d'ouverture secret et des morts horribles. Sur le plan rhétorico-narratif, on note de même le recours à la parabase (intervention de l'auteur dans le texte et interpellation du lecteur), au métarécit (récit dans le récit), à l'analepse (retour en arrière), à la prolepse (révélation par anticipation ou projection)... **L'intendant Bigot** est somme toute bien de son temps.

La réédition de 2005 est toutefois livrée avec un appareil d'accompagnement qui, pour n'être pas sans mérite, n'en demeure pas moins sommaire.

Jean-Guy Hudon

**J.G. Ballard**  
**MILLENIUM PEOPLE**  
*Trad. de l'anglais*  
*par Philippe Delamarre*  
**Denoël, Paris, 2005,**  
**367 p. ; 39,95 \$**

Imaginez les habitants d'Outremont se révoltant un beau jour contre leur situation sociale, leur mode de vie et la civilisation qui les permet. C'est le point de départ joyeusement invraisemblable du dernier roman de J.G. Ballard, **Millenium People**, où les lecteurs retrouveront avec plaisir l'atmosphère à la fois glauque et branchée qui avait fait le succès de **Crash** et du film qu'en avait tiré David Cronenberg. Ici encore, en effet, il s'agit de mettre en scène quelques-uns des « mythes d'un futur proche », pour reprendre le titre d'un autre texte de l'auteur.

Lorsque le docteur David Markham, psychologue, apprend que son ex-femme vient de mourir dans un attentat à Heathrow, il se sent presque malgré lui poussé à en savoir plus. Commence alors pour lui une quête qui lui fera rencontrer de fort improbables révolutionnaires dans la personne d'un

## Prix Médicis 2005

Le narrateur de **Fuir** effectue une sorte de « voyage d'agrément » en Chine ; il voyage sans Marie, restée en France, personnage dont il était déjà question dans **Faire l'amour** (2002), le roman précédent de Jean-Philippe Toussaint. **Faire l'amour** racontait la difficile rupture du narrateur avec Marie. Accompagnant celle-ci à Tokyo pour une exposition, le narrateur finissait par fuir à Kyoto. Il s'agissait d'un roman à l'atmosphère quelque peu hallucinée, où le narrateur restait sous l'emprise d'une relation amoureuse devenue aliénante. Il ne semble pas que les choses aient beaucoup changé avec **Fuir**. Si cette fois-ci le narrateur voyage sans Marie, il y reste lié par Zhang Xiangzhi, une relation d'affaires de Marie qui l'accueille à son arrivée à Shanghai. Sitôt en Chine, le narrateur reçoit du Chinois un téléphone portable pour que Marie puisse au besoin le rejoindre. Le portable suffit à l'angoisser. Lors d'un vernissage, le narrateur fait la rencontre de Li Qi, qu'on comprendra plus tard être la femme ou la maîtresse de Zhang Xiangzhi. Une sorte de complicité s'établit instantanément entre le narrateur et Li Qi ; croyant ensuite faire un petit voyage seul avec Li Qi à Pékin, le narrateur est étonné de retrouver Zhang Xiangzhi. Néanmoins, à la faveur de la nuit, le narrateur et Li Qi se rejoignent dans l'espace exigu du cabinet de toilette du wagon de train qui les conduit à Pékin. À ce moment précis, le narrateur reçoit un coup de téléphone de Marie, qui lui annonce la mort de son père. La mort du père de Marie le laisse affectivement complètement démuné. Il prend l'avion pour l'Italie, son arrivée coïncidant avec

l'enterrement. Les retrouvailles seront tendues et silencieuses.

Le roman se raconte difficilement, tout l'art de Toussaint étant dans cette manière bien à lui de créer des situations ambiguës, de les faire voir sous un éclairage inquiétant et trouble. L'angoisse qu'on y respire, l'inattendu à la fois étrange et quotidien des événements, le contraste entre l'extrême réception émotive du narrateur et une écriture très minutieuse par la syntaxe et maniaque dans l'observation des détails, tout cela fait que nous avons toujours l'impression d'être dans un univers décalé, de circuler dans une ambiance proprement de décalage horaire, où les choses s'imposent avec une acuité particulière aux yeux d'un personnage épuisé, désorienté en outre par les signes d'une langue et d'une culture étrangères. Le héros semble ainsi se situer « en marge », « à côté de ». En marge du pays, de la relation amoureuse, de la vie, donc toujours foncièrement en fuite, malgré une volonté d'habiter le réel *ici et maintenant*. C'est la griffe séduisante de l'univers littéraire de Jean-Philippe Toussaint, qui une fois de plus revendique, avec **Fuir**, l'une des toutes premières places dans l'écriture du roman contemporain.

François Ouellet

**Jean-Philippe Toussaint**  
**FUIR**  
**Minuit, Paris, 2005, 186 p. ; 25,95 \$**

pédiatre allumé, d'un prêtre motard et d'une professeuse de cinéma à l'université. Devenu l'amant de celle-ci, il se retrouvera au cœur de l'insurrection qui secoue la marina de Chelsea ; la classe moyenne aisée qui la peuple ne supporte plus ce qu'elle est devenue : des architectes, des dentistes, des femmes chics érigent des barricades, tandis que de mystérieux terroristes plus ou moins cachés parmi eux mettent le feu à la cinémathèque et font sauter la statue de...

Peter Pan ! Mais le maelström de violence qui engouffre Markham n'est pas que dérisoire, une dimension tragique est inextricablement mêlée à ses aspects comiques : c'est ainsi qu'une brave présentatrice de télévision se fera assassiner, dans un geste qui n'est pas sans rappeler le meurtre sans raison érigé par André Breton au rang d'acte surréaliste par excellence ou encore l'acte gratuit gidien tel que l'illustrait **Les caves du Vatican**.

On pourrait aussi voir dans cet étonnant roman une relecture mi-ironique mi-sérieuse des **Possédés** de Dostoïevski, car le terrorisme est présenté ici comme un mal qui ronge l'intérieur même de la société britannique plutôt qu'une menace extérieure.

J.G. Ballard est décidément, avec Michel Houellebecq et Bret Easton Ellis, un des observateurs les plus perspicaces de la pathologie généralisée qu'est devenue la civilisation occidentale.

Jean-Pierre Vidal

